

Catherine Gildiner

SÉDUCTION

Roman

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Sylvie Schneider*

JC Lattès
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale
SEDUCTION
publiée par Alfred A. Knopf, Canada.

ISBN : 978-2-7096-2808-2

© 2005, Catherine Gildiner

© 2008, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Cette édition a été publiée avec l'accord d'Alfred A. Knopf Canada, une division de Random House of Canada Ltd.

*À mon mari, Michael,
et à mes fils Jamey, David et Sam.*

Note au lecteur

Entre 1960 et 1970, je suis restée le plus clair de mon temps enfermée à la bibliothèque de l'université pour rédiger ma thèse de doctorat dont le sujet était l'influence de Darwin sur Freud – les projets sans envergure ne m'ont jamais inspirée. Au fil des heures passées dans mon cube sans fenêtres, Charles Darwin et Sigmund Freud m'ont de plus en plus intéressée, tant sur le plan théorique que personnel. Freud a écrit plus de vingt livres, sans compter sa correspondance, Darwin davantage encore. À force de lire leurs œuvres, j'ai découvert que ces deux hommes avaient des personnalités complexes, voire pleines de contradictions, et j'ai remarqué des incohérences, non dans les théories mais dans ce qui les sous-tendait. Soudain les idées changeaient : pourquoi Freud avait-il abandonné sa théorie de la séduction ? Croyait-il s'être trompé ? Était-ce pour des raisons personnelles, ou la théorie avait-elle simplement évolué ? Darwin n'a écrit sur la sexualité qu'au soir de sa vie, alors qu'il possédait les éléments depuis très longtemps. Pourquoi a-t-il attendu ? À l'évidence, les deux hommes étaient soucieux de leur image. N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

Pour éviter de me noyer dans le monde des insectes de Darwin et la cathexis ou force de motivation libidinale de Freud, j'ai doté les deux hommes de personnalités et d'his-

toires telles que je les percevais entre les lignes. Les personnages de Darwin et de Freud que j'ai créés au cours des années où j'ai rédigé ma thèse sont restés gravés en moi pendant vingt-cinq ans, jusqu'au jour où j'ai ressenti le besoin de les décrire dans un roman.

J'ai puisé beaucoup d'éléments dans les biographies, mais cette histoire a surgi de mon imagination, non des livres. Tout en restant fidèle à l'esprit de Sigmund Freud, Anna Freud et Charles Darwin, j'ai librement modifié des aspects de leurs existences pour qu'elles s'adaptent à l'intrigue. Je n'ai pas seulement aménagé les détails historiques, j'ai aussi pris des libertés avec les vies de Anna et de Sigmund Freud. À l'instar de beaucoup d'auteurs de romans, j'ai imaginé l'intrigue à partir de l'histoire. En revanche, les personnages autres que Sigmund Freud, Anna Freud et Charles Darwin ont été inventés pour les besoins du récit et ne correspondent à aucune personne ayant existé. Autant d'artifices littéraires qu'il ne faut surtout pas considérer comme des hypothèses d'ordre scientifique ou historique.

Je souhaiterais remercier Darwin et Freud d'avoir éclairé mes années d'études il y a vingt-cinq ans ainsi que cette dernière décennie, période de maturation de ce roman. Chaque jour m'apporte une meilleure perception des épreuves subies par les génies qui, naviguant à contre-courant dans une société hostile à leurs idées, conçoivent des théories proposant une explication des motivations de l'être humain.

Catherine Gildiner

Toronto, août 2004

« Toute personne normale ne l'est que jusqu'à un certain point. Une partie de son moi se rapproche plus ou moins de celui d'un psychotique. »

Freud, *L'Analyse avec fin
et l'analyse sans fin.*

I

CORRESPONDANCE

1.

Activité cellulaire

« Entre en toi-même, dans tes profondeurs, et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu dois devenir malade, et tu éviteras peut-être de le devenir. »

Freud, *Une difficulté de la psychanalyse*

J'ai assassiné mon mari. Pourquoi ? J'ai honte de l'admettre, mais je ne m'en souviens pas.

Comme la majorité des êtres ne tue pas leur conjoint, force est de constater que j'appartiens à une infime minorité. Étant enfermée ici, j'ai décidé de comprendre ce qui m'a échappé et que tout le monde semble comprendre. Dans une vie antérieure, j'avais, grâce à Darwin, saisi la mutation des instincts en pulsions. Mais ce qui est valable pour l'observation de la nidification des oiseaux ou de leur migration vers le sud ne l'est pas pour l'élucidation de mon geste ni pour la recherche de la conduite à tenir au cas où je sortirais, un jour, de ma cellule. Malgré mes tentatives, la religion ne m'a pas captivée. Et si la philosophie m'a intéressée, elle m'a poussée à m'interroger : étais-je bien là où j'étais ?

Quoi qu'il en soit, en 1974, il y a environ huit ans – je végète dans cette glacière cernée par une toundra gelée depuis neuf ans – je suis tombée sur Freud. J'ai commencé par le premier volume de ses œuvres – je suis comme ça – puis j'ai enchaîné avec les vingt-deux suivants – je suis aussi comme ça. La théorie de Freud, c'est comme du prêt-à-porter. Il suffit de croire en l'inconscient et le reste se met en place. Cela revient à s'offrir un appartement modèle : même si on a des doutes quant à l'ameublement, c'est toujours un endroit où vivre.

Le Freud des débuts, avant qu'il ne devienne célèbre, était celui qui m'intéressait le plus. Dans ses lettres, il expliquait qu'après avoir vu des patients toute la journée, il travaillait tard dans son petit bureau. Et lorsqu'il dormait, il rêvait qu'il rabotait du bois, ce qui signifie qu'il ne cessait d'affiner sa théorie. Freud qualifia de « splendide isolement » les dix premières années de ses découvertes les plus originales, période durant laquelle il n'avait d'autre disciple qu'un copain cinglé nommé Wilhelm Fliess.

Moi aussi j'étais seule quand je lisais Freud nuit et jour dans ma cellule de huit mètres carrés. Peut-être était-ce la raison pour laquelle j'avais l'impression d'être la destinataire de ses lettres, au point de lui répondre dans un carnet que je cachais sous mon matelas. Parfois, après dix heures passées à écrire au cœur de la nuit, j'avais l'impression que nous étions coauteurs.

On dit que la prison est un enfer. Sans doute est-ce vrai au sens conventionnel, pour ma part je la considère toutefois comme une occasion d'ascèse. Peu de gens partagent une cellule pendant près de dix ans avec l'un des plus grands génies de tous les temps. Bien entendu, je n'en ai jamais touché un mot au psychiatre de la prison : il m'aurait jugée victime d'une illusion. Il n'empêche que c'est grâce à la compagnie de Freud que je ne suis pas devenue folle.

Cinquante pour cent des prisonnières n'ont pas dépassé le brevet des collèges ou le primaire ; quarante pour cent sont illettrées ; la plupart étaient au chômage au moment de leur crime. Les autochtones, qui constituent deux pour cent de la population nationale, représentent trente-huit pour cent de la population des prisons canadiennes. Deux tiers des prisonnières sont des mères célibataires. Quarante-vingts pour cent ont été l'objet de mauvais traitements ou de sévices sexuels. Moins d'un pour cent des femmes se retrouvent en prison pour des crimes violents – et celles-ci ont presque toujours agressé un conjoint qui les maltraitait.

Aucune de ces statistiques ne s'applique à moi. Et j'ai toujours adoré les statistiques parce que les chiffres brossent un bon portrait de la réalité.

Mon seul point commun avec mes codétenues, ainsi que se plaît à le seriner mon psychiatre, c'est que nous avons toutes commis des crimes. Voilà qui n'est pas d'un grand secours pour briser la glace. En revanche, Freud était un biologiste devenu psychologue, comme moi. « En réalité, je ne suis pas du tout un homme de science, un observateur, expérimentateur, un penseur, je ne suis rien de moins qu'un conquistador par tempérament – un aventurier si vous préférez, avec toute la curiosité, la témérité et la ténacité de ce genre d'hommes », c'est ainsi qu'il se décrivait dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess. Autant de traits de caractère qui me définissent à la perfection. En ce qui concerne la curiosité, j'étudie tout ce qui me tombe sous la main depuis l'enfance. Quant à l'audace, je vous rappelle que j'ai tué mon mari. Si de telles qualités sont le propre d'un conquistador, Freud en est un grand ; moi aussi, malgré ma pathologie. Aussi n'est-il pas surprenant que je me sois attachée à lui.

J'étais décidée à tout lire afin de découvrir pourquoi j'étais tellement hors normes. Selon les diagnostics psychologiques établis à mon sujet, vous pouvez substituer à ce

terme celui de psychopathe ou de paranoïaque. Des étiquettes qui ne m'ont jamais agacée parce que, soyons clairs, les psychiatres sont payés pour vous en affubler.

Avant la prison, j'étais passionnée par la science ainsi que par ses méthodes – vérification d'hypothèses, recherche de résultats tant matériels que numériques, évaluation de la différence –, tout ce qui était du domaine de ce qu'on intitule sciences dures. C'est très rassurant de mesurer quelque chose de concret. Freud avait beau être docteur en médecine, il aimait surtout la physiologie et les recherches en biologie qui en découlaient. Se voyant refuser, à l'âge de quarante ans, le poste de chercheur qu'il visait, il se tourna vers la neurologie, obtint son diplôme et ouvrit son cabinet. À l'époque, avant que la psychiatrie ne soit promue au rang de discipline officielle, les psychotiques échouaient dans des asiles dirigés par des médecins baptisés aliénistes, lesquels, à mon sens, s'aliénaient tous leurs patients. Leur travail se résumait à veiller à ce que les portes soient verrouillées et que les fous aient de la paille dans leur cellule. Les névrosés du XIX^e siècle, qui n'avaient nulle part où aller, finissaient, en désespoir de cause, par traîner leur angoisse, leur hystérie ou leurs tics nerveux chez les neurologues. Freud, l'un des rares à accepter d'étudier l'hystérie, consacrait des heures à voir des patients, en majorité des femmes, affligés de toutes sortes de symptômes sans cause physique apparente. Désireux de procéder avec toute la rigueur scientifique, Freud était en proie à un dilemme. Il voulait étudier l'esprit afin d'aider ses patientes, mais les sciences dures ne lui offraient aucune méthodologie : il est impossible d'évaluer et de quantifier les processus mentaux. Souhaitant rester fidèle à la science, il dut inventer sa propre méthode : la psychanalyse.

D'après Freud, l'être humain est tiraillé entre des pulsions sexuelles et des pulsions agressives dès sa naissance. Les rapports sexuels sont nécessaires à la procréation et, si l'on veut nourrir et protéger sa progéniture, il faut faire

preuve d'agressivité. (Quiconque s'imagine que les femmes ne sont pas agressives devrait tenter de leur arracher leurs petits.) Freud s'intéresse à ce qui se passe dans une société où la sexualité et l'agressivité sont réprimées. On ne peut faire l'amour ou tuer à sa guise ; il existe des lois qui s'y opposent. Si on se laisse dominer par ses pulsions, on termine du même côté des barreaux que moi.

D'après Freud, ce chaudron de sexualité et d'agressivité bouillonne dans l'inconscient de chacun de nous. Nous disposons cependant de défenses – autant de moyens de les transformer ou de les endiguer – pour éviter de nous laisser guider par nos pulsions. Il en décrit plusieurs types. La plus banale, c'est la répression : je n'en veux pas à mon mari. Ensuite vient le déni : quel mari ? – quelque peu primitif, mais ça me plaît. Puis l'intellectualisation : écrire sur le meurtre de son mari. Enfin, la sublimation : j'ai envie de tuer mon mari, je vais plutôt faire du shopping.

Que se passe-t-il en cas d'échec des mécanismes de défense ? Au dire de Freud, la société intervient par le biais de la religion ou de la culpabilité. À défaut, on sort l'artillerie lourde : honte, tabous, dont le plus important est destiné à empêcher l'inceste et le meurtre au sein de la famille.

Jusqu'à ce stade, la théorie de Freud me convenait puisqu'elle me prouvait que je n'étais pas tellement différente des autres : les mêmes pulsions s'emballent dans chacun de nos cerveaux, et le mien tournait à plein régime. Mais mon problème, c'est que j'agis en fonction de mon agressivité sans avoir recours à un quelconque mécanisme de défense.

Freud a inventé d'ingénieux moyens pour évaluer l'inconscient, qui, selon lui, connaît des fuites dans certaines situations : l'étude des rêves, des lapsus et des symptômes des malades mentaux.

Qui n'a jamais fait un rêve sexuel ou violent ? Freud a appris à les analyser. Il revenait en arrière pour découvrir

quelle pulsion inconsciente, quel conflit le rêve camouflait. Il qualifiait les rêves de « voie royale vers l'inconscient ». Dommage que je n'aie pas rêvé l'assassinat de mon mari.

Lorsqu'on examine les symptômes des malades mentaux, on comprend pourquoi Freud estimait que l'inconscient avait des fuites. Pour lui, tous les symptômes avaient une cause, rien n'était le fruit du hasard. Il a inventé une méthode baptisée libre association, un genre de WD-40¹ pour l'esprit. On recommande au patient de renoncer à ses défenses, de ne refouler aucune pensée et de dire tout ce qui lui passe par la tête. Le sujet d'une des premières études de cas de Freud, la célèbre Anna O., a appelé cette méthode le « ramonage de cheminée ».

Freud a réussi son autoanalyse, le plus extraordinaire de ses exploits. Être un génie est une chose, mais être capable de forcer ses propres défenses est presque surhumain – c'est comme si l'on arrivait à être des deux côtés du filet dans un match de tennis. Une personne qui se protège d'un contenu inconscient quelconque a en général de très bonnes raisons de ne pas avoir envie de savoir contre quoi celui-ci se défend.

Le rôle des défenses est d'interdire aux pensées conscientes d'accéder à l'inconscient dont elles enferment les contenus dans des coffres d'où elles ne les laissent ni s'échapper ni se déchaîner. Ainsi, je ne suis jamais parvenue à canaliser la colère que je ressentais pour mon mari tant j'étais occupée à m'en défendre.

Des êtres de moindre envergure que Freud ont besoin d'un psychiatre, d'un psychologue ou d'un psychanalyste pour les guider dans leurs dédales défensifs, leurs barrières, leurs impasses. Mon ex-codétenue, qui réfléchissait peu et manquait d'imagination mais avait toujours l'oreille à la traîne, me répétait : « Toi, tu n'as que les mots de Freud

1. Produit protégé de la rouille et de la corrosion. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

pour t'aider. » Et elle était sûre d'obtenir sa mise en liberté conditionnelle si elle en écrivait la demande de sa main ; elle a effectivement eu gain de cause du premier coup alors que je me cogne toujours la tête au permafrost en regardant les ours polaires.

Je suis capable de lire Freud seule puisque je ne suis pas une imbécile. En revanche, je ne peux me passer d'un psychiatre pour m'analyser – voilà où le bât blesse. Je sais où j'ai dérapé : dans la zone de mes défenses. Soit elles m'ont laissée tomber, soit je les ai laissées tomber. Pourquoi ? Je l'ignore. Pour le savoir, je dois comprendre ma dynamique personnelle, tous les menus détails ayant présidé aux choix de ma sordide petite existence. Non que je réclame Freud, simplement quelqu'un d'autre que le Dr Gardonne, ce crétin à qui l'on m'a confiée.

Les psychiatres des prisons sont la dernière roue du carrosse d'une profession déjà suspecte. Comme personne n'a envie de soigner les psychopathes, incurables par définition, *a fortiori* les psychopathes emprisonnés qui n'ont pas un sou, la tâche revient aux paresseux ou aux incompetents. Ils fixent leurs horaires. Ils n'ont pas de comptes à rendre. Si une patiente se plaint d'être mal soignée, on la catalogue « psychopathe privée de droits, jamais contente » ; son insatisfaction est considérée comme un élément de sa pathologie.

Ceux dont l'incompétence est modérée officient dans les prisons urbaines, en revanche, là-haut, au nord de la lisière de toute végétation, on a droit à la lie de l'humanité. Il faut prendre l'avion puis un traîneau à chiens ou un boghei de la toundra pour arriver à mon lieu de détention. Au Canada, les femmes sont si peu incarcérées qu'elles sont hébergées dans l'ancienne aile psychiatrique d'une prison pour hommes. Sur le portail, il est indiqué P2F – Prison de Femmes –, c'est ainsi que tout le monde l'appelle. Il y a une dizaine d'années, le gouvernement lui a donné un nom indigène que j'ai oublié. Personne ne l'utilise de toute façon, pas même les Indiens.

Faute de parvenir à détourner des médecins des terrains de golf et à les envoyer près du cercle arctique, le gouvernement canadien a proposé des avantages financiers pour les y attirer. Le Dr Gardonne devait être aux abois pour venir une fois par semaine, en passant par Manitoba et Churchill, jusqu'aux territoires du nord-ouest sur la baie d'Hudson. J'imagine que c'est le moyen d'obtenir une prime d'éloignement. D'ordinaire, les seuls à accepter le travail sont ceux qui n'ont rien trouvé ou ceux qui veulent doubler leurs revenus. La cupidité et l'incompétence : un bien mauvais mélange.

Ici, la journée du psychiatre se déroule paisiblement. Il ne voit que les détenues parées d'un certain lustre social grâce à leur famille, ou parce qu'elles ont commis un crime célèbre. Il abandonne les obsédées de l'automutilation aux employés des services sociaux récemment arrivés d'autres pays, qui parlent à peine l'anglais. Le reste de la semaine, il hante l'avenue de l'angoisse à Toronto, psychanalysant de riches femmes au foyer. Les seuls êtres qui ont très peu de chances de se rétablir sont les névrosées des milieux aisés et les psychopathes.

Depuis ma première rencontre avec le Dr Gardonne, je suis sur mes gardes. Son manque d'intelligence ne l'empêche pas d'être malin. Quelle que soit son incapacité à s'analyser du fait de sa nullité crasse, il s'y connaît en combats de rue et se sert d'outils analytiques comme de coups-de-poing américains. Il m'a fallu être d'une extrême vigilance pour ne pas l'écouter ni le croire. Un de mes talons d'Achille, c'est ma vulnérabilité face aux hommes autoritaires, à commencer par mon père. Je n'ai pas l'intention de me retrouver dans la même situation.

Parfois, le Dr Gardonne, à l'instar de tous les cas limites de névrose narcissique, me désarçonne au point que je me demande si je ne suis pas cinglée – il préfère le terme de paranoïaque – de ne pas lui faire confiance. J'ai beau le tenir à distance comme s'il était une chauve-souris, il lui arrive de me désarmer.

Le mois dernier, il a eu une idée qui, pour la première fois en neuf ans, m'a vraiment troublée. Avant son départ en vacances, il m'a proposé une absence temporaire¹ accompagnée d'un programme de travail. Il s'agit d'une permission inhabituelle accordée pour une période allant d'un mois à six semaines. Il faut présenter les raisons précises de sa requête, laquelle doit être appuyée par un gros bonnet. Si l'absence temporaire se passe bien, la liberté conditionnelle est pratiquement dans la poche.

Gardonne se dit prêt à suggérer à la Société psychanalytique d'Amérique du Nord de m'engager pour enquêter sur un événement bizarre qui s'est produit dans la communauté freudienne. Anders Konzak, le directeur de l'Institut freudien, a, moins d'un an après sa nomination à ce poste prestigieux, publié un article condamnant Freud. Konzak, lui-même psychanalyste, a récemment déclaré dans les médias que Freud était un charlatan et la psychanalyse une supercherie. Son histoire a fait les gros titres des journaux du monde entier. Il est même passé à la télé, dans l'émission *60 minutes*.

Le Dr Gardonne est le directeur des relations publiques d'une société psychanalytique comptant vingt mille membres. (Il adore fournir des détails censés prouver à son interlocuteur qu'il n'est pas du menu fretin.) Son groupe de psychanalystes craint que les mensonges incendiaires de Konzak ne finissent par nuire à la réputation de Freud et à celle de la psychanalyse en général. En résumé, si le public croit Konzak, les pys du genre Gardonne et consorts seront au chômage et obligés de quitter leur appartement de la 5^e avenue. Comme à l'ordinaire, l'intérêt personnel est au cœur de son inquiétude.

1. Au Canada, autorisation accordée au détenu – pour des raisons humanitaires ou médicales – de s'absenter temporairement d'un établissement correctionnel.

Sans doute le Dr Gardonne veut-il que j'interroge Konzak afin de découvrir d'où il tient ses informations et les raisons de son apostasie. Si Konzak ne se laisse pas circonvenir, je devrai fouiner pour tenter de trouver ses sources et ses motivations. Le travail me plaira sûrement puisque le Freud des débuts intéresse autant Konzak que moi, mais je suis persuadée que Gardonne a des intentions cachées.

Je suis face à un dilemme. On m'a refusé la liberté conditionnelle à deux reprises. Le psy est la seule personne dont l'avis compte pour le comité de probation. S'il est contre, on rejettera à nouveau ma demande et je devrai attendre cinq ans avant de la renouveler. Si j'accepte le travail et que ça tourne mal, je risque de me retrouver en taule à vie. Quand on a déjà été inculpé pour meurtre, il n'y a pas de place pour l'indulgence.

J'ignore ce qu'il attend de moi dans cette mission de détective. Probablement que je confère à la psychanalyse un parfum de rose, faute de quoi on me renverra ici sans me donner le temps de m'avouer vaincue. En fait, cela m'intéresse de découvrir la vérité que je devine n'être ni celle de Konzak ni celle de Gardonne, puisque le QI de Freud est égal à la somme des deux hommes susmentionnés.

Je m'approche de la fenêtre pour réfléchir. La vue sur la baie d'Hudson, prise dans les glaces, est grandiose. Comme les ours polaires qui arpentent les berges, j'attends avec impatience le dégel du printemps dans la baie. Il tarde cette année. Au début de l'été, j'aime regarder les oursons gambader sur le rivage, s'exciter quand leur mère revient vers eux à la nage avec des phoques pour le déjeuner. Parfois, ils pique-niquent sur la banquise.

Le nord est d'une blancheur tellement implacable qu'elle en devient parfois aveuglante. J'ai beau avoir trouvé une sorte de paix dans la monotonie, chaque année passée dans cette tranquillité imposée m'a fait perdre une partie de moi-même. J'ai tenu le coup jusqu'à présent, mais le dégel du printemps semble arriver de plus en plus tard. Qui sait ce qui subsistera de moi dans cinq ans ?

D'autant que même dans cinq ans, avec ma chance, Gardonne sera toujours celui qui décidera de ma liberté conditionnelle. Et il n'y a aucune garantie qu'il y consente à ce moment-là. Gardonne a fait allusion à ma paranoïa, mais il ignore que j'ai lu tout ce qu'il a écrit en matière de rapport officiel. C'est moi la responsable de l'ordinateur de la prison. P2F possède une énorme bécane ronronnante dans les entrailles du bâtiment, qu'un programmeur est censé gérer. Il s'est débrouillé pour écrire des programmes simples. Il m'a suffi d'en introduire un autre pour remplacer le sien. J'ai mon système ; je ne connais peut-être pas la langue de l'intimité, de l'intelligence émotionnelle ; je ne sais peut-être pas comment éviter de tuer mon mari, mais je connais *Basic* et *Fortran*, deux langages que le technicien en informatique ne maîtrise pas. Je peux m'installer devant n'importe quel terminal de la bibliothèque et taper le numéro de compte du Dr Gardonne pour avoir accès à tout ce qu'il a écrit. À l'évidence, il ignore ce que j'ai découvert : il a saboté ma dernière demande de mise en liberté conditionnelle.

Il affirmera que le choix d'accepter ce travail freudien me revient. Il s'en tiendra au dernier mantra psychiatrique en date : « Tous les choix pour le changement m'appartiennent. » Je sais cependant ce qu'il y a dans son cœur vide. Je peux prédire avec exactitude ce qu'il écrira sur les possibilités de ma mise en liberté conditionnelle si je refuse sa carotte freudienne.

Résumé de l'examen psychologique concernant la libération

Lors des nouveaux tests qu'elle a passés, Kate Fitzgerald a malheureusement obtenu les mêmes résultats décevants, sans différence statistique significative. Elle a un niveau de points élevé sur le détecteur de mensonges ; elle voit toujours des parties du corps dissociées sur le test de Rorschach et il est impossible de décrire son comportement autrement que comme

psychopathique. Elle ne progresse pas davantage vers une compréhension psychologique des raisons de son crime violent qu'il y a neuf ans. En toute conscience, il m'est hélas impossible de la recommander pour une mise en liberté conditionnelle car je pense qu'elle est un danger pour autrui et pour elle-même.

Et voici la chansonnette qu'il composerait une fois que j'aurais mené sa sale campagne Freud-Konzak :

Kate Fitzgerald a beaucoup travaillé en thérapie et s'approche de la résolution de ses conflits conscients et inconscients. Son comportement schizoïde, qui dissociait le rationnel de l'émotionnel, s'est amélioré au cours de nos séances, où elle a noué une véritable alliance thérapeutique. Ses tests psychologiques ont renforcé un diagnostic optimiste. Elle a accepté ses pulsions agressives et a appris à les incorporer dans une organisation intellectuelle plus disciplinée.

Je recommanderais cette détenue pour une mise en liberté conditionnelle dans le contexte d'un emploi structuré où elle pourrait utiliser ses facultés intellectuelles surdéveloppées, ce qui faciliterait l'intégration de son ego.

Dicté mais pas lu.

Comme je me hissais aux barreaux de ma minuscule fenêtre, en train de faire mes tractions et de réfléchir au terrain miné qu'est mon avenir, j'entendis un hurlement : « Homme dans le quartier ! » Je me baissai à temps pour croiser le regard de Dalton. Il était entré dans ma cellule vêtu de son uniforme infroissable, son badge P2F autour du cou, de nouvelles chaussures de sport aux pieds.

« Il est où le mec ? » demandai-je.

Dalton, qui arborait une coiffure à la Jerry Lee Lewis, hocha la tête pour signifier qu'il connaissait le couplet.

« Dalton, où trouves-tu encore de la brillantine à notre époque ?

— Fiche-toi de moi à ta guise, madame la péronnelle. Je ne suis pas en prison, moi. Il se trouve que je peux sortir et choisir mes produits capillaires.

— En voilà un exemple de libre arbitre ! »

Mes barreaux coulissèrent en grinçant.

« C'est l'heure de ton rendez-vous avec le Dr Gardonne, reprit-il. J'ai appris par des grands manitous du comité de probation que des changements s'annoncent pour toi, ma fille. »

Tout en marchant d'un pas lourd dans le couloir du quartier, je lui lançai par-dessus l'épaule :

« Dalton, quand la merde t'arrive, c'est déjà du compost.

— Ouais, cria-t-il assez fort pour couvrir le vacarme des jurons, des bagarres et de la radio. Je parie que le toubib meurt d'impatience de te dire que tu es une garce parano qui va de plus en plus mal. » Avant de me quitter dans l'aile des services sociaux, il ajouta : « N'oublie pas que tu l'as appris de ma bouche. »